

POUR LE «DEVELOPPEMENT» DU TIERS-MONDE
Critique d'une Notion Univoque dans l'Histoire Universelle des
Civilisations*

Par

*Ibrahima DIALLO***

I.- LE DEVELOPPEMENT: RUPTURE OU CONTINUITÉ HISTORIQUE?

L'humanité porte les traces de civilisations millénaires, vestiges matériels de remparts de cités grandioses et d'œuvres d'art surfinés, sagesse philosophique et savoirs scientifiques de penseurs colossaux... L'émerveillement de l'homme «moderne» interroge ces œuvres ancestrales, jalons dans la recherche d'accomplissements non hérités, afin de redécouvrir les valeurs perdues sur lesquelles fonder une espérance nouvelle.

Les perspectives pour se libérer des contingences et des incertitudes de l'errance se pointaient déjà, il y a six mille ans à l'aube des premières civilisations agraires de la Mésopotamie, du Nil, de l'Indus et de la Chine.

Aujourd'hui encore pourtant des hommes meurent de famine et de soif, alors que l'homme détient les capacités scientifiques et techniques de faire de la terre une abondante nourricière.

Jadis, des civilisations dépérissent et disparaissent par la destruction mais dans les limites circonscrites de leur ère d'influence, tandis que d'autres naissent ou se développaient en leur lieu et place sur la semence de leurs cendres, ou ailleurs dans des conditions spécifiques propres.

Aujourd'hui la civilisation industrielle en s'universalisant a créé les conditions non plus spécifiques à son seul épiscentre, mais planétaires de destruction non seulement du genre humain, mais de toute forme de vie.

Plus, lorsque les conditions d'une ouverture de l'une à l'autre existaient, les civilisations antiques se sont fécondées mutuellement à travers leurs éthiques philosophiques et religieuses, à travers leurs arts et leurs esthétiques, à travers leur savoir scientifique et technique.

... Le bouddhisme de son berceau l'Inde gagna toute l'Asie de la Chine au Japon, et du Tibet à l'Asie du sud-est, à tel point qu'il s'y confond plus durablement encore.

... La pensée de Zarathoustra née des confins de l'empire achéménide de l'Iran exerça son influence sur la philosophie grecque, et son souffle traversa le christianisme et l'islam pour se voir exalter près de vingt cinq siècles après dans la philosophie européenne surtout allemande du 19^e siècle.

... Les sciences fondements des techniques qui firent l'émergence de la civilisation industrielle européenne ont été fécondées dans les creusets des cultures antiques notamment indienne, chinoise et arabe...

... L'art de la civilisation de NOK, cinq siècles avant Jésus Christ est considérée, comme «la souche commune de presque tous les arts ultérieurs de l'Afrique Occidentale» dont on reconnaît aujourd'hui l'influence sur la sculpture et la peinture européenne moderne.

* Article déjà publié dans «Connaissance et Vie – Revue des Mondes en Emergence» Vol.2, No.4 - Nov/Déc. 1982, Sherbrooke, Québec (Canada).

** Sociologue.

Au contraire, la civilisation industrielle occidentale, dès que et tant qu'elle a eu les occasions d'ouverture à d'autres formes de civilisations s'est attachée à en nier les valeurs pour les détruire au nom de ses valeurs propres et au profit de son expansion propre.

La Renaissance en Europe s'est ainsi accompagnée de la colonisation de l'Amérique puis de l'Afrique, génocide reconnu dans les faits, à la fois, comme ayant réalisé les conditions de l'accumulation primitive du capital sans laquelle la société industrielle européenne alors en gestation eut été difficilement concevable, et comme condition historique première du non développement de l'Afrique Noire et du continent sud-américain. L'Afrique y a perdu cent millions d'hommes et l'Amérique indienne les trésors surtout scientifiques et culturels des civilisations Incas, Azteques et Mayas, dont les vestiges de pierres portent le témoignage de savoirs peut-être historiquement uniques et non redécouvrables.

Les civilisations mésopotamiennes, chinoises et égyptiennes, subirent jadis les assauts dévastateurs de hordes guerrières des steppes. Mais ces invasions n'ont rien de comparable avec le génocide colonial qui allia à la destruction matérielle, un pillage culturel et un asservissement durable à des valeurs exogènes aux peuples conquis qui entrèrent dès lors dans une ère d'aliénation et de dépendance allant en se renforçant au fur et à mesure que le modèle européen tissait les moyens de son universalisation.

Ce mode de domination des peuples soumis à la force de ses armes, la grandeur de l'échelle sur laquelle elle s'est produite, ainsi que la mise en œuvre systématique de moyens de sa perpétuation qui caractérisent l'impérialisme colonial de la société occidentale, constituent une démarcation toute nouvelle, une rupture dans l'histoire des contacts entre les civilisations du passé.

Des civilisations antérieures ont pu reflourir à la suite de guerres, de pillages extérieurs qu'elles ont eu à subir., et leur décadence fut moins la conséquence de ces pillages circonscrits dans le temps que de contradictions internes ou de catastrophes naturelles.

Le mode de domination apparu avec l'expansionisme européen avait ceci de nouveau que sa systématisation et sa pérennité sont les conditions mêmes du développement du système capitaliste. Seules les formes de cette domination changent dans le temps mais nullement sa nature intrinsèque. Dans les relations coloniales entre l'Europe et le reste du monde, notamment avec l'Afrique, se sont succédés et combinés, pillages, traite des esclaves, traite des produits et salariat.

La seconde rupture se situe au plan de la philosophie de l'éthique ou du projet de vie qui sous-tend le modèle de développement de la civilisation industrielle.

Ce modèle établi définitivement une démarcation avec la sagesse des civilisations anciennes qui se sont bâties non pas autour de l'homme considéré comme élément central de l'univers, mais à partir de celui-ci, considéré comme partie intégrante d'un ordre universel, où l'ambition qui sous-tend toute œuvre humaine est à la fois recherche d'équilibre entre les différents éléments constitutifs de cet ordre et volonté de promotion, de dépassement collectifs et permanents vers un ordre toujours supérieur.

... Ainsi, l'humanisme africain repose sur l'interaction organique des champs de forces qui composent le monde en tant que tout : champ des forces de la nature et des génies tutélaires, champs des sagesse protectrices des ancêtres et de la collectivité des morts, champs des vivants héritiers et garants de la cohésion des structures économiques, politiques et sociales, ainsi que des valeurs culturelles qui les fondent. Tous ces champs participent en interaction à une totalité où se déploie l'effort humain en tant que force vitale au sein de laquelle chacun reconnaît sa place et son rôle. C'est pourquoi, sans dénier à l'individu son droit propre à l'effort créateur de valeurs, cet humanisme africain légitime et reconnaît avant tout la capacité intégrative des efforts individuels au sein de l'effort communautaire à la fois creuset permanent de la solidarité des vivants et des morts, et gardienne de l'ordre d'équilibre avec la nature.

... A propos des indiens d'Amérique cet autre peuple du martyr colonial, un romancier contemporain, indien lui-même, témoigne de la philosophie apache de la vie(1).

«... L'homme (moderne) sait avec une certitude scientifique que l'air, en tant qu'agent d'oxydation, libérant la chaleur et l'énergie, produit la vie, sans quoi rien ne pourrait exister. Mais l'homme ne peut pas contrôler cela, alors avec l'arrogance de la puissance de son esprit sur la matière, il le rejette comme un phénomène naturel dépourvu de motivation spirituelle. Quand il ne peut dominer ou quand il choisit de ne pas comprendre le monde, il ne fait qu'interpréter ses qualités matérielles. Il rejette tout le reste.

Les Apaches ne font pas ainsi.

Depuis des siècles, les Apaches dépendent de la volonté, de l'Esprit, pour survivre. Ils se considèrent non comme les maîtres, mais comme une part de tout ce qui les entoure, et n'ont aucun sentiment d'arrogance envers toutes choses à qui ils attribuent la même volonté et le même esprit qu'à eux-mêmes» (2).

... Sur des nuances diverses, cette unité entre l'homme et la nature, entre la matière et l'esprit, entre la morale et le divin est présente dans toutes les civilisations préindustrielles de la Chine et de l'Inde, de l'Orient et du Moyen Orient, de l'Afrique Noire et de l'Amérique Indienne, unité qui a fait que l'homme a su éviter que ses propres œuvres matérielles, son savoir-faire ne s'imposent à lui et ne le dominent.

Si donc l'Europe a pu dominer les autres peuples, ce ne fut pas par supériorité de savoir ou de savoir-faire.

C'est essentiellement à cause de la différence de son choix qui rend concevables et possibles les moyens de ses conquêtes et des dominations qui s'ensuivirent. Ces moyens étaient implicites dès le départ dans l'ambition prométhéenne qui était et qui demeure encore à la base de son projet d'aventure humaine. L'Europe a trouvé en face d'elle des terrains de conquête faciles en un certain sens, dans la mesure où pour les peuples qui y vivaient, le génie ne consistait pas forcément à ordonner toute connaissance, toutes sciences, tout savoir faire, en fonction d'objectifs de domination de la nature et du monde, mais plutôt en fonction d'autres buts ultimes d'harmonie et de transcendance où ils pourraient se reconnaître à l'image de leurs dieux.

Avant que la notion de développement ne campe ses contours conceptuels et ne se recouvre de son manteau idéologique actuel surtout après la «décolonisation», c'est déjà dans la civilisation marchande grecque qu'il faut faire un retour pour redécouvrir les germes philosophiques à partir desquels s'effectue la croissance matérielle de l'Occident. Dans cette Grèce antique, lieu de convergence d'un commerce maritime florissant et premier exemple de «démocratie» occidentale, le négociant, homme libre du peuple, distinct de l'esclave qui ne participait pas à cette démocratie, avait la possibilité d'un accès individuel à la richesse et à la puissance, selon son seul mérite propre hors du couvert de l'aristocratie de sang et des traditions qui fondaient celle-ci.

Ainsi, bien avant la naissance de la bourgeoisie capitaliste, la philosophie grecque a exalté le mérite individuel à l'image de Prométhée qui vole aux dieux les secrets du feu et des arts pour en faire un présent aux hommes. L'individualisme prométhéen trace dès lors à l'homme, mesure de toute chose, la voie de sa destinée et de son ambition qui se résolvent dans la définition qu'en donnent les sophistes grecs, «avoir les désirs les plus forts possibles et trouver les moyens de les satisfaire».

Au plan des relations avec la nature, la volonté d'appropriation et de domination de ses ressources et de ses lois prend le pas sur le sentiment d'appartenir à un ordre universel dont l'homme est partie intégrante. Au plan de l'utilisation des facultés intellectuelles, la philosophie aristotélicienne établit le règne de la raison et de la logique pure. L'intelligence humaine se conçoit exclusivement comme l'instrument privilégié de dissection et de conceptualisation du monde matériel.

De la pensée grecque à la Renaissance et au siècle des Lumières, l'épanouissement du rationalisme et du positivisme occidental favorise au niveau de la connaissance le monopole de la science sinon d'un scientisme à la poursuite de fins matérielles, reléguant ainsi sur un arrière plan toutes les autres «mystiques» qui dans le passé ont permis la création de cultures et d'œuvres de civilisation dont les vestiges continuent pourtant à émerveiller l'homme moderne et à raviver des espérances nouvelles.

II.- LE DEVELOPPEMENT: UN DEBAT AUX TERMES DIFFERENCIÉS SUR FOND IDEOLOGIQUE UNIQUE

Après la conquête coloniale et suite à la combinaison de la domination coloniale avec l'expansion industrielle, la notion de développement acquiert une forme conceptuelle plus dépouillée et fait l'objet d'une théorisation qui confère à la voie suivie par l'évolution de la société occidentale le sceau d'une universalité désormais inéluctable pour toute l'humanité.

La théorie du développement correspond à une vision linéaire de l'évolution des sociétés humaines dont la société industrielle est le parachèvement actuel. Cette évolution se fonderait sur un développement ininterrompu de la science auquel correspondrait un constant accroissement des capacités techniques au service de l'économie. L'unanimité convergente vers l'accomplissement de la base économique de la société constitue la plaque tournante de cette théorie, car c'est cette condition première qui conditionnerait l'épanouissement de toutes les autres dimensions de la vie socio-culturelle.

Cette orientation implique et commande le développement des forces productives pour exploiter les ressources naturelles et produire les biens nécessaires à la satisfaction des besoins. Etant donné que tout besoin se définit relativement par rapport à son degré de satisfaction, il s'ensuit l'émergence de besoins toujours nouveaux, donc la nécessité d'un développement sans fin des forces productives, la domestication toujours plus optimale de la nature, et la poursuite d'une ère de consommation qui prolonge indéfiniment ses limites.

Cette théorie du développement est une idéologie en ce sens qu'elle enserme dans un double mouvement d'aliénation autant la conscience des peuples des sociétés industrielles de l'Occident, que celle des peuples des pays sous-développés.

Elle contribue à l'ancrage des premiers dans la conviction que le progrès et la croissance qu'ils vivent n'ont pas de limite. Auprès des seconds elle assoit l'espérance d'un accès au modèle dans lequel baignent les premiers.

Toutes les versions, toutes les stratégies «libérales» et «marxistes», partagent fondamentalement cette idéologie de la proportionnalité entre la croissance et le progrès, la disponibilité accrue des biens de consommation et le bonheur de l'homme, et participent en conséquence à ce double mouvement d'aliénation des peuples.

L'origine de cette idéologie est bien entendu bourgeoise aussi bien au plan philosophique comme nous l'avons déjà vu, qu'au plan stratégique. Idéologie et Stratégie sont inséparables en ce sens que la première est la formalisation et la justification de pratiques prônées dans la seconde. Nous reviendrons sur la proposition du courant libéral et son évolution, des premières visions du développement de la période de la décolonisation aux débats actuels sur le nouvel ordre économique international et les stratégies partielles.

La pensée marxiste, elle, s'inscrit dans le courant de l'idéologie du développement, lorsqu'avec l'avènement et le succès relatif des systèmes économiques des pays de l'Europe de l'Est qui l'ont incarnée, elle passe le cap d'une méthodologie de l'initiative historique pour devenir une conception du monde en acquérant donc un statut idéologique. Elle devint une «contestation à l'intérieur du système occidental, mais non une contestation du système» (3). C'est pourquoi, au plan de la stratégie, comme nous l'examinerons plus loin, elle apparaît plus faible encore, voire contradictoire, parce que justement cette contradiction est déjà présente dans sa critique interne de l'idéologie du développement et de la visée historique qu'elle propose au cheminement des sociétés humaines.

Certes, le marxisme dénonce les spoliations et massacres des «missions civilisatrices» coloniales de la «phase d'accumulation primitive du capital» sans laquelle le capitalisme serait inconcevable. Et les systèmes marxistes de l'Europe de l'Est inscrivent à leur actif l'exemple historique d'un «développement» possible non basé sur la domination coloniale.

Mais le marxisme accrédite autant que le libéralisme la conception d'un accroissement possible sans limites des forces productives matérielles et des biens de consommation matériels. Il lie cette possibilité à la non limitation de l'intelligibilité scientifique du monde et de l'univers par l'homme,

priviliégiant ainsi la pensée scientifique par rapport aux autres formes de pensée comme l'atteste son athéisme idéologique. Il tronque ainsi l'activité humaine de la richesse complémentaire de toutes les autres manières d'agir non expérimentales. Si dans une telle conception, le développement correspondant des autres dimensions culturelles et spirituelles de l'homme est entrevu parallèlement à celui du plan matériel, c'est principalement en tant que développement «correspondant».

C'est ce statut idéologique du marxisme qui l'appauvrit à l'instar de la foi lorsque celle-ci devient idéologie et introduit l'intolérance et l'inquisition. Ce matérialisme soumet la morale à l'histoire, ou plutôt l'y réduit, à tel point qu'elle en devient un simple objet.

Ce même matérialisme amoindrit toute la générosité incontestable de la critique marxiste du système capitaliste, parce que celui-ci est sa seule référence, même s'il s'agit d'une référence négative.

Ainsi, si le socialisme, puis le communisme apparaissent au marxisme comme ordres qualitativement supérieurs au capitalisme, c'est d'abord par le biais d'une supériorité quantitative que cette avance doit s'opérer. Aujourd'hui encore cette preuve reste à faire, et la société libérale qui est encore matériellement en avance sur la société socialiste a beau jeu de le souligner.

Dans un contexte international qui administre de jour en jour la preuve de la raréfaction des ressources naturelles, et du caractère non renouvelable de la plupart d'entre elles, l'idéologie marxiste qui campe à l'intérieur des frontières de celle du développement a du mal à se distancier de son antagoniste libéral.

L'argument marxiste du dépassement «nécessaire» du capitalisme arrivé à un stade donné de développement des «rapports de production» qui bloquent le développement normal des forces productives à cause de leur forme privée d'appropriation, apparaît dès lors comme une nuance qui ne change rien à l'optique universalisante de développement proposée.

Marxisme et libéralisme peignent l'un à l'endroit, l'autre à l'envers d'un même tissu idéologique leur proposition de projet de société.

Il n'est envisagé nulle part dans cette conception du monde à double face, une stabilisation, à fortiori une réduction d'échelle au développement des moyens de production matériels qui les rendent humainement maîtrisables par l'homme, par tous les hommes, au profit de l'épanouissement d'autres choix radicalement plus favorables à la diversité aujourd'hui bloquée des aspirations humaines.

Les exemples ne manquent pas dans les civilisations d'hier et d'aujourd'hui, qui attestent que l'homme, de tout temps, en tout lieu, a entretenu des élans visant autre chose que l'égoïsme propre à tout assouvissement en biens matériels, élans de transcendance vers ce qu'il y a de meilleur en lui-même et vers l'essence divine.

Dans une tentative d'ordre inverse à la stricte rationalité scientifique qui régit autant le «scientisme» libéral que sa critique marxiste, il s'agit aujourd'hui, de poser dans les pays développés, comme dans le tiers-monde, l'exigence d'une lucidité face à l'hégémonie de l'idéologie du développement unilatéral avec ses versions diversifiées de droite et de gauche. C'est la condition qui ouvre les perspectives à l'action pour opérer les choix nouveaux qui réconcilient l'homme avec le meilleur de l'héritage des civilisations passées, et avec toute la richesse de son génie propre.

III. - LE DEVELOPPEMENT: FAIBLESSES ET PARADOXES D'UNE UNANIMITE

Pays sous-développés, pays en voie de développement, pays en développement,... cette évolution nuancée de l'application du concept de développement aux pays du tiers-monde ne relève certainement pas du hasard. Il s'agit d'une véritable mystique savamment entretenue à travers un dense réseau international de diffusion qu'empruntent les échos amplifiés d'actes et de déclarations d'intention. Apparemment le souhait serait unanime autant chez ceux qui vivent le modèle que chez ceux qui y aspirent.

Après l'optimisme né des premières tentatives de théorisation des étapes de la croissance à la veille des indépendances, après les espoirs suscités par les deux décennies du développement dans les conditions nouvelles de l'indépendance politique, après le constat de piétinement actuel du dialogue Nord/Sud pour l'instauration d'un nouvel ordre économique international, force est d'admettre qu'au vu des résultats, la pensée économique s'est installée dans une crise — double crise de la croissance au Nord, des efforts en vue de la mise sur pied du modèle industriel dans le tiers-monde.

Que recouvre en fait cette généreuse unanimité que les résultats des efforts consentis s'entêtent pourtant à contredire ?

Elle repose tout d'abord sur l'argument de la « preuve de l'exemple ». Le développement imagé et vécu, c'est la société industrielle des pays de l'hémisphère nord. Il s'agit pour les pays non développés d'épouser l'exemple et de rattraper leur retard. Pour ce faire, ils ont besoin de technologies. Celles-ci n'étant pas données, il faut des capitaux, or l'obtention de capitaux requiert un surcroît d'exportation de produits agricoles et de ressources minières et énergétiques, première modalité de l'accumulation nationale épaulée par des variantes multiples de la coopération internationale. Résultats globalement connus : endettement croissant, non-développement et même banqueroute pour les pays les plus vulnérables, dans des contextes nationaux de non-redistribution équitable et de paupérisation des masses travailleuses, surtout rurales.

Ici intervient le premier paradoxe. Malgré l'éloquence du constat d'échec dans l'application d'une telle conception aux politiques économiques tant sur le plan national qu'international, sur près d'un quart de siècle, l'unanimité déclarée autour de la foi en une marche inéluctable et généralisée de l'humanité vers un mieux être économique illimité persiste. Les raisons ? Elles sont évidentes...

Dans les pays du tiers-monde, les tenants têtus de cette ligne de conduite sont les élites et classes qui ont effectivement dans le cadre du système établi bénéficié en tant que minorité d'une croissance certaine de leur niveau de vie au plan individuel à leur échelle de classe. A de très rares exceptions près en Afrique, tandis que croît le revenu urbain, le revenu rural s'est dégradé par rapport à la période de l'économie coloniale de traite directe. Mais tous les urbains ne sont pas à la même enseigne, car il ne s'agit que de moyenne de revenus. La démarcation est visible au plan des modèles de consommation ostentatoires et des mimétismes de comportements culturels occidentaux qu'affichent les nantis.

La persistance de la capacité de «tolérance» de cet état de fait, malgré quelques soubresauts sociaux vite récupérés et digérés, s'explique par l'atavisme de valeurs socio-culturelles qui font participer à un système occulté de redistribution secondaire, tertiaire, quaternaire... tout un chacun de la majorité des rémunérés, épargnant les riches détenteurs du superflu, ainsi que le système qui les secrète. Il y a là un vide d'analyse sociologique qui reste à combler pour révéler les «complicités» involontaires et inconscientes, mais néanmoins objectives, des victimes au maintien et à l'entretien du système qui les domine et les aliène.

Dans les pays développés, les liens entre les conséquences des stratégies de développement du tiers-monde et la continuation de la croissance de l'Occident ne sont plus un mystère avec la crise de plus en plus généralisée des matières premières. Il s'agit des deux moments d'une seule et même dialectique. La rémunération juste des matières premières est la condition de l'accumulation nationale nécessaire à l'industrialisation du tiers-monde détenteur principal de ces matières premières et leur non-rémunération correcte, c'est-à-dire inférieure au prix d'acquisition des équipements produits par les pays développés, est la condition de la croissance continue de ceux-ci.

Toute recherche d'un moyen terme, tant qu'elle reste circonscrite dans les limites de cette dialectique implacable ne fera que retarder l'échec de cette civilisation «techniquement» possible de l'universel.

En fait, ce paradoxe rejoint celui plus fondamental entre but et moyen dans le modèle de civilisation que sous-tend ce système économique.

Comment concilier en effet la propension à consommer de chacun et de tous de façon démesurée comme l'atteste l'évolution vertigineuse des modes de consommation de plus en plus sophistiqués avec la rareté et la non-renouvelabilité des ressources disponibles ? C'est là un problème de fond qui demeurera tant que le système économique de la civilisation industrielle continuera à aliéner à son propre profit tous les besoins de l'homme, en disqualifiant à l'aune de sa mesure quantitative, les besoins non-économiques que d'autres civilisations du passé ont cherché à promouvoir. Dans un tel projet de société, la non-satisfaction des besoins matériels essentiels des uns qui font majorité, est la condition de la démesure des autres qui sont minoritaires dans la satisfaction de besoins de plus en plus sophistiqués. L'accès égalitaire aux mêmes modèles de consommation, est par conséquent un leurre. Aucune société développée de l'Ouest ou de l'Est, n'y est parvenue. A des degrés divers la non-conciliation entre intérêts individuels et intérêts collectifs est un fait d'observation courante. Cette société moderne, porte en elle, dès sa gestation, les stigmates de cette inégalité.

La généreuse envolée de J.J. ROUSSEAU dans son fameux «Discours sur les sciences et les arts» en était un avertissement restée lettre morte.

«Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres ; nous n'avons plus de citoyens ; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnés, ils y périssent indigents et méprisés. Tel est l'état où ils sont réduits, tels sont les sentiments qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain et qui donnent du lait à nos enfants».

Les civilisations africaines aujourd'hui en danger de perte de leur âme fleurissent dans leur passé d'exemples de générosité et de sagesse pour maintenir alors dans les communautés de base, le sens de l'égalité (et non de l'égalitarisme) et de la concordance entre intérêts individuels et intérêts collectifs. Les pratiques de «gaspillage» et «d'ostentation» révélées par l'anthropologie économique n'ont jamais été mises à profit au point de vue des enseignements que leurs conséquences portent. Dans une optique de réflexion pour enrichir la pensée socio-économique et renouveler les bases de l'action par rapport au contexte propre à l'Afrique Noire réconciliée avec son génie ancestral, il n'y a là aucune velléité passéiste, aucun renoncement au progrès.

Le progrès en soi ne peut être un mal. Ce qui est intolérable, c'est que dans la perspective offerte par la société moderne de consommation, le progrès repose sur le principe de l'inégalité qui en est la condition. Ce qui fait que le développement est inégalitaire dans son essence même tant sur le plan national qu'international parce que conditionné par l'ineffable contradiction entre but et moyen, entre intérêt individuel et intérêt collectif.

Les faits sont plus têtus que les arguties idéologiques de droite ou de gauche qui font croire le contraire.

D'un côté c'est au nom de la liberté individuelle que l'on aliène l'intérêt collectif, de l'autre c'est au nom de l'intérêt collectif que l'on étouffe la liberté individuelle. C'est l'éternel et dramatique jeu des tenants et des victimes dans lequel les seconds sont doublement victimes parce que aliénés à l'idéologie qui les subordonne.

Il ne s'agit pas de nier l'évidence de l'échange et du développement inégal qui régit aujourd'hui à travers mille subtilités les rapports internationaux entre pays. Il s'agit de comprendre que ce principe d'inégalité est inscrit dans l'idéologie univoque du développement. Le dénoncer ne sert à rien tant que cette dénonciation reste inscrite dans les limites bornées de la croyance en cette même idéologie, tant que cette pensée contestataire quelque soit sa générosité épouse le sillage des querelles masquées des tenants du système au nom du peuple mais sans le peuple.

A cet égard, le présage illusoire d'un partage par tous et chacun des fruits du développement masque la réalité frontalière plus fine qui sépare le développé du non-développé. Le tracé de cette frontière n'est pas seulement celui qui délimite les blocs du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest; il enjambe toutes les délimitations géographiques entre pays plus développés et moins développés, entre pays développés et sous-développés, pour dessiner au niveau des peuples des pourtours plus effectifs de communautés rapprochées de sorte que l'égoïsme des tenants des idéologies dominantes et aliénantes empêche de déboucher sur des dialogues à la base et sur des solidarités agissantes. Dans les faits, au plan du vécu quotidien, l'opulence et la pauvreté ignorent les moyennes statistiques de revenu par tête d'habitant, et se côtoient partout dans l'espace et le temps de mouvance connu jusqu'ici de l'histoire du développement. La moyenne des riches en Europe envierait bien certains nouveaux riches du tiers-monde, de même que le vieux patriarche entouré du respect et de l'affection des siens dans le plus humble des villages africains n'accepterait pas au change pour passer le restant de ses jours dans le plus moderne hospice de vieillard d'Europe.

L'heure a déjà sonné aujourd'hui d'un appel au réveil des peuples d'occident qui vivent le développement dans ses magnificences et dans ses effets pervers, dans la conscience de ses bienfaits et de ses aliénations, avec la crise de l'environnement et la crise énergétique.

Des voix s'élèvent pour qu'on ne choisisse plus pour elles et rencontrent le sourd écho que leur renvoient les murs clos des partis politiques, tandis qu'en Afrique, les populations peinent sous l'ardeur de la recherche du minimum quotidien et que les partis et les appareils restent figés dans les querelles statutaires.

BIBLIOGRAPHIE

- Amin, S. : Présentation de « Impérialisme et Théorie Sociologique du Développement » Par Bocar Sine – Edition Anthropos – IDEP.
- Aristide, A. : Le Développement – in *Connaissance et Vie* – Revue des Terres en Emergence – Vol. I, No. 3, mars/avril 1980.
- Braudel, F. : *Civilisations Matérielles, Economies et Capitalismes T1, 2, 3* – Editions Armand Colin.
- Carter, F. : *Pleure Geronimo* – Roman – Edition Stock.
- Choksi A. M. : Faut-il brûler les Plans de Développement ? – in « Nouvelles et Opinions sur le Développement » – No. 5, Janvier 1980.
- Garaudy, R. : *Comment l'Homme devint Humain* – Edition Jeune Afrique. – Appel aux Vivants – Edition du Seuil.
- Howlett, J. : *La philosophie africaine en question* – *Présence africaine*, No. 91, 3ème trimestre 1974.
- Perroux, F. : *La Croissance, le Développement, Les Progrès, le Progrès* in *Connaissance et Vie* – Revue des Terres en Emergence, Vol. I, No. 2, janvier 1980.
- Rousseau, J. J. : *Discours sur les Sciences et les Arts*.
- UNESCO : *Histoire de l'Humanité* – Edition R. Laffont.

SUMMARY

The concept of development does not belong to the continuum of the universal history of civilizations. It is related to the specific history of Western civilization.

In spite of the variety in the philosophical and religious, ancient and esthetical, scientific and technical contributions made by ancient civilizations, the latter helped one another come to fruition.

On the contrary, the outstanding feature in the Western industrial civilization is its expansionist and dominating character which negates and destroys other civilizations' values so as to promote the expansion of its own dominant scientific and technical values which are yet dependent on ancient cultures.

The ethics and the existential philosophy on which the Western development model is based is the first point of departure between these civilizations. These ethics and philosophy are rooted in the ancient greek commercial civilization which guides man toward a new ambition, a new destiny, through its Promethean individualism.

Thus, the Western industrial civilization which is in open contradiction with the history of its own emergence, sanctions a linear view of the development of society which is based on the continuous development of science and technology. This civilization constitutes the apex of the scientific and technical development and therefore the present model.

Development becomes therefore an ideology whose alienating belief is rooted in a material growth and in an adequate progress, whatever the area. It suggests the industrial civilization model as an objective to be reached by every human society.

The two liberal and marxist ideologies into which the world is divided fit into this view, as both sanction the concept of an unlimited increase of material productive forces and of consumption goods and as both lay more emphasis on scientific thoughts and technical know-how than on other non-experimental forms of thoughts and actions.

Yet, there are several past and present examples which are disparaging to this univocal, global view of development:

- the disappointment, in the light of changing Third World economies, which followed an optimism generated by the first attempts at theorizing the various stages of growth.*
- the crisis in the economic growth of industrialized countries.*
- the failure in negotiations for the establishment of a new international economic order...*

There still is a basic paradox between objectives and means in the universal civilization model which is based on the suggested economic system. Due to this paradox, the excessive, increasingly sophisticated needs of a few – that is a minority – call for the non-satisfaction of the basic material needs of a majority.

From the perspective offered by the modern consumer society, it appears that progress rests on an inequality principle which is, in fact, a prerequisite for it.

Today we have to break new grounds by selecting options which will reconcile man with the best of the past civilizations legacy.

African civilizations which are about to lose their souls today, abound with enough examples of generosity and wisdom in the past, to maintain a sense of equality (rather than inequality) and of harmony between individual and collective interests in grass-root communities.

Both industrialized Western countries and under-developed Third-World countries will have to become aware of these points in order to shape a common future.